Georges Perec

La boutique obscure

124 rêves

Denoël

Extrait de la publication



Extrait de la publication

La boutique obscure

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Ces ouvrages ont paru en première édition dans la collection « *Les Lettres Nouvelles* » dirigée par Maurice Nadeau

Les choses, Julliard, 1965.
Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?, Denoël, 1966.
Un homme qui dort, Denoël, 1967.
La Disparition, Denoël, 1969.
W ou le Souvenir d'enfance, Denoël, 1975.

La boutique obscure, Denoël-Gonthier, collection « Cause commune », 1973.

Chez Hachette/P.O.L :

Je me souviens (Les Choses communes I), 1978.
La Vie mode d'emploi, 1978.
La Clôture et autres poèmes, 1978.
Théâtre I, 1981.
Penser/Classer, 1985.

Chez d'autres éditeurs :

Les Revenentes, Julliard, collection « Idée fixe », 1972.
Espèces d'espaces, Galilée, collection « L'Espace critique », 1974.
Alphabets, Galilée, collection « Ecritures/figures », 1976.
Un cabinet d'amateur, Balland, 1979.
Les Mots croisés, Mazarine, 1979.
L'Éternité, Orange Export LTD, 1981.
Mots croisés II, P.O.L/Mazarine, 1986.

Ouvrages en collaboration :

Petit Traité invitant à l'art subtil du go, Christian Bourgois, 1969.
Oulipo : Atlas de la littérature potentielle, Gallimard, collection « Idées », 1981.
Récits d'Ellis Island, avec Robert Bober, Éditions du Sorbier, 1980.

Traductions :

Harry Mathews : *Les Verts Champs de moutarde de l'Afghanistan*, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1975.
Harry Mathews : *Le Naufrage du stade Odradek*, Hachette/P.O.L, 1981.

Georges Perec

La boutique obscure

124 rêves



En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© by Éditions Denoël, 1973
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN : 2.207.23481.9
B 23481.4

Extrait de la publication

pour Nour

puisque je pense
que le réel
n’cst réel en rien
comment croirais-je
que les rêves sont rêves

Jacques Roubaud et le Moine Saigyō



Extrait de la publication

Tout le monde fait des rêves. Quelques-uns s'en souviennent, beaucoup moins les racontent, et très peu les transcrivent. Pourquoi les transcrirait-on, d'ailleurs, puisque l'on sait que l'on ne fera que les trahir (et sans doute se trahira-t-on en même temps ?).

Je croyais noter les rêves que je faisais : je me suis rendu compte que, très vite, je ne rêvais déjà plus que pour écrire mes rêves.

De ces rêves trop rêvés, trop relus, trop écrits, que pouvais-je désormais attendre, sinon de les faire devenir textes, gerbe de textes déposée en offrande aux portes de cette « voie royale » qu'il me reste à parcourir — les yeux ouverts ?

Extrait de la publication

Dans la mesure où j'ai recherché une certaine homogénéité dans la transcription, puis dans la rédaction de ces rêves, il ne me semble pas inutile de donner ces quelques précisions sur la typographie et la mise en page :

— l'alinéa correspond à un changement de temps, de lieu, de sensation, d'humeur, etc., ressenti comme tel dans le rêve ;

— l'emploi de l'italique, qui ne peut être qu'exceptionnel, signale un élément du rêve particulièrement marquant ;

— la plus ou moins grande épaisseur des blancs entre les paragraphes voudrait correspondre à la plus ou moins grande importance de passages oubliés, ou indéchiffrables au réveil ;

— le signe // signale une omission volontaire.

Nº 1

Mai 1968

La taille

La taille (dont le nom m'échappe : métronome, perche) où devoir rester ad. lib. plusieurs heures. Comme de bien entendu. L'armoire (les deux caches). La représentation théâtrale. L'humiliation. ? . L'arbitraire.

C'est une pièce avec plusieurs personnes. Il y a dans un coin une toise. Je me sais menacé de devoir passer plusieurs heures dessous ; c'est une brimade plutôt qu'un véritable supplice, mais extrêmement inconfortable, car rien ne retient le haut de la toise et, à force, on risque de rapetisser.

Comme de bien entendu, je rêve et je sais que je rêve comme de bien entendu que je suis dans un camp. Il ne s'agit pas vraiment d'un camp, bien entendu, c'est une image de camp, un rêve de camp, un camp-métaphore, un camp dont je sais qu'il n'est qu'une image familière, comme si je refaisais inlassablement le même rêve, comme si je ne faisais jamais d'autre rêve, comme si je ne faisais jamais rien d'autre que de rêver de ce camp.

Il est bien évident que cette menace de la toise suffit

Extrait de la publication

d'abord à concentrer en elle toute la terreur du camp. Ensuite, il apparaît que ce n'est pas si terrible. D'ailleurs, j'échappe à cette menace, elle ne se réalise pas. Mais c'est précisément cette menace évitée qui constitue la preuve la plus évidente du camp : ce qui me sauve, c'est seulement l'indifférence du tortionnaire, sa liberté de faire ou de ne pas faire ; je suis entièrement soumis à son arbitraire (exactement de la même façon que je suis soumis à ce rêve : je sais que ce n'est qu'un rêve, mais je ne peux échapper à ce rêve).

La seconde séquence reprend ces thèmes en les modifiant à peine. Deux personnages (dont l'un est très certainement moi-même) ouvrent une armoire dans laquelle ont été pratiquées deux caches où sont entassées les richesses des déportés. Il faut entendre par « richesses » tous objets susceptibles d'augmenter la sécurité et les possibilités de survie de leur possesseur, qu'il s'agisse d'objets de première nécessité ou d'objets possédant une valeur d'échange. La première cache contient des lainages, énormément de lainages, vieux, mités et de couleurs ternes. La seconde cache, qui contient de l'argent, est constituée par un mécanisme à bascule : une des étagères de l'armoire est creusée intérieurement et son couvercle se soulève comme un couvercle de pupitre. Pourtant cette cachette est jugée peu sûre et je suis en train d'actionner le mécanisme qui la dévoile afin d'en retirer l'argent, lorsque quelqu'un entre. C'est un officier. Instantanément nous comprenons que, de toute façon, tout cela est inutile. En même temps, il devient évident que mourir et sortir de la pièce sont équivalents.

La troisième séquence aurait sans doute pu, si je ne l'avais presque complètement oubliée, donner un nom à ce camp : Treblinka, ou Terezienbourg, ou Katowicze.

La représentation théâtrale était peut-être le « Requiem de Terezienbourg » (*Les Temps modernes*, 196., n°., pp. ...-...). La morale de cet épisode effacé semble se référer à des rêves plus anciens : On se sauve (parfois) en jouant... .

N° 2

Novembre 1968

Les plateaux

Avec un rire que l'on ne peut que qualifier de « sardonique », elle s'est mise à faire, en ma présence, des avances à un inconnu. Je n'ai rien dit. Devant son insistance, j'ai fini par quitter la pièce.

Je suis dans ma chambre avec A. et avec un ami de rencontre à qui j'apprends à jouer au go. Il semble comprendre le jeu, jusqu'au moment où je me rends compte qu'il croit être en train d'apprendre à jouer au bridge. En fait, le jeu consiste à distribuer des *plateaux de lettres* (plutôt une sorte de loto qu'une sorte de scrabble).

Extrait de la publication

Nº 3

Novembre 1968

Itinéraire

: dédale secret connu, portes de coffres (rondes, blindées), couloirs, très long périple vers la rencontre

puis ce même chemin maintenant connu de tous.

Extrait de la publication

N° 4

Décembre 1968

L'illusion

Je rêve
Elle est près de moi
Je me dis que je rêve
Mais la pression de sa main contre ma main me semble
trop forte
Je me réveille
Elle est bel et bien près de moi
Bonheur fou
J'allume
La lumière surgit un centième de seconde puis s'éteint
(une lampe qui claque)
Je l'enlace

(je me réveille : je suis seul)

Extrait de la publication

Nº 5

Décembre 1968

La dentiste

Tout au fond d'un dédale de galeries couvertes, un peu comme dans un souk, j'arrive chez un dentiste.

Le dentiste n'est pas là, mais je trouve son fils, un jeune garçon, qui me demande de revenir plus tard, puis se reprend et me dit que sa mère va revenir d'un instant à l'autre.

Je m'en vais. Je me heurte à une toute petite femme, jolie et rieuse. C'est la dentiste. Elle m'entraîne dans le salon d'attente. Je lui dis que je n'ai pas le temps. Elle m'ouvre toute grande la bouche et me dit en éclatant en sanglots que toutes mes dents sont pourries *mais* que ce n'est pas la peine de me soigner.

Ma bouche grande ouverte est immense. J'ai la sensation presque concrète d'une pourriture totale.

Ma bouche est si grande et la dentiste si petite que j'ai l'impression qu'elle va mettre toute sa tête dans ma bouche.

Plus tard, je cours dans les galeries marchandes. J'achète un réchaud à gaz trois feux qui coûte 26 000 francs et un réfrigérateur de 103 litres.

Extrait de la publication

N° 6

Janvier 1969

L'adieu

Un jour, je lui dirai que je l'abandonne. Elle appellera presque immédiatement sa fille au téléphone pour lui dire qu'elle n'ira pas à Dampierre.

Pendant le temps de la conversation téléphonique, son beau visage se décomposera.

Extrait de la publication

N° 7

Janvier 1969

Sur mes vieux jours

Bien que tu aies la certitude d'être encore jeune, tu ne dois plus l'être tellement, puisque déjà deux de tes plus chers amis sont morts et qu'un troisième est en train de mourir...

.

Cela ressemblait à ces lettres de Flaubert : « Nous avons enterré Jules... » (ou bien est-ce Edmond ?).

Qui étaient ces deux morts ? L'un des deux n'est-il pas Claude ? Régis ?

Extrait de la publication

Nº 8

Septembre 1969

Dans le métro

Après ce qui fut peut-être d'innombrables aventures, je parviens à remonter dans le train au moment où il s'apprête à démarrer, alors que les portières, noires et mates, sont déjà en train de se fermer automatiquement.

Le compartiment est long et étroit. Il est presque vide. Il y a seulement, de l'autre côté du wagon, une femme, immensément grande, qui est allongée sur plusieurs sièges, non pas en travers, mais le long du wagon, ses pieds étant approximativement à ma hauteur et sa tête presque à l'autre bout du compartiment.

(Soudain) je sens que quelque chose (quelqu'un) me passe, doucement, (la main) dans les cheveux.

Je suis effrayé.

Je hurle.

Ce n'est certainement pas la femme qui a l'air encore plus e$^{\text{ffray}}_{\text{veill}}$ée que moi.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

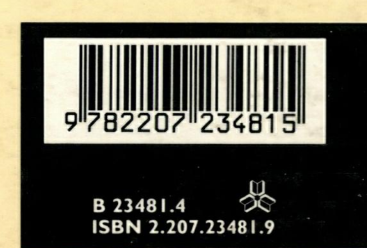
Georges Perec

La boutique obscure

Il existe une troublante relation entre le rêve et l'écriture : le surréalisme l'avait pressenti, Freud l'a expérimenté. Chez Georges Perec, le cheminement onirique prend la forme d'actions multiples, de scénarios, de matrices de contes, de récits, de films, figures qui ne doivent rien à la rhétorique et tout à une logique de la nuit qui peut- être est *notre* logique.

Cette parole nocturne se développe de page en page avec une intensité que la plupart des romans actuels ne possèdent plus. Bien différente de celle qui le conduisit aux *Choses* ou à un exercice de style comme *La Disparition* ou encore à son roman picaresque *La Vie mode d'emploi*, la démarche de Georges Perec ici découvre une forme d'écriture nouvelle et suggère, au moment où l'expression traditionnelle doute d'elle-même, un mode d'écriture inédit et d'une inquiétante intensité.

Dans un commentaire terminal, Roger Bastide montre comment, depuis l'établissement de la psychanalyse, les rêves renvoient aujourd'hui à une nouvelle réalité, une figure logique jusque-là inconnue.



B 23481.4
ISBN 2.207.23481.9

Extrait de la publication